

LE JOUR, 1950
07 JUIN 1950

DU COTE DE LA MER

Il est dans l'ordre que le pavillon de la marine de guerre française se montre de temps en temps dans les eaux libanaises. C'est une tradition qui remonte loin et qui a toujours la valeur d'un symbole.

Car, les dix années qui viennent de s'écouler, les trente années si l'on veut, n'ont pas changé le cours de l'histoire. Il y a des liens qui demeurent au-delà des nécessités et des vicissitudes de la vie nationale et internationale ; il y a des positions multiséculaires que ne peut modifier un événement déterminé, à quelque ordre de grandeur qu'il appartienne.

Un amiral français peut venir à Beyrouth et s'y trouver en pays ami exactement comme au temps de Louis XIV ou de l'Empire. Ce que l'indépendance nous a apporté de plus précieux, c'est la liberté de nous exprimer ainsi sans passer pour avoir quelque intérêt à le faire. Car de petits esprits ont fait longtemps, dans ce pays, des plus grands sentiments un signe de servilité.

Rien n'est plus redoutable dans les relations entre nations amies que l'intervention d'hommes médiocres qui ramènent tout à leur mesure.

Du côté de la mer, le temps de la mésentente est révolu. Seuls subsistent un grand passé et les chances de l'avenir. Quand, à Damas même, des hommes politiques du premier rang pensent ainsi, il est naturel qu'au Liban le langage direct se recommande.

C'est faire preuve de personnalité que de ne point se laisser entraîner par le préjugé et la passion, comme c'est le privilège des hommes libres d'édifier les Etats et d'écrire l'histoire.

Le « Montcalm » à Beyrouth, c'est un nom familier qui revient. Le croiseur est une belle unité moderne aux lignes émouvantes ; le souvenir de Montcalm, c'est l'épopée de Canada en quoi Français et Anglais aujourd'hui fraternisent. Une escadre française en Méditerranée c'est la chose la plus naturelle du monde ; et, de plus naturelle du monde ; et, de temps à autre, une escale dans un port libanais, c'est on peut dire un fait de la vie courante, une de ces choses qui se produisent comme le retour des saisons.

En demeurant fidèle à sa propre histoire, le Liban ne peut pas ignorer les devoirs que la géographie lui impose. Ces devoirs, tous les pays arabes du Proche-Orient, les partagent avec lui. L'Egypte connaît de tels devoirs, la Syrie aussi. On peut dire de la Jordanie qu'elle n'en connaît pas d'autres. Et l'Irak même et l'Arabie d'Ibn Séoud ne sauraient s'en dispenser. C'est pourquoi tout ce monde, s'il veut vivre, doit regarder du côté de la mer et se dire que la solidarité internationale est devenue une nécessité inéluctable.

La mer, les airs, il n'est plus de vie continentale sans eux. C'est pour cela que nos amis seront toujours les bienvenus, davantage encore quand, perpétuant la tradition, ils viendront du côté de la mer.